

Dante Alighieri, La Comédie. Enfer

Antonio Prete

DANTE ALIGHIERI, *La Comédie. Enfer*, traduction française de Jean-Charles Vegliante, Paris, Imprimerie nationale, 1996.

Traduire la poésie est, comme on sait, un défi ou, mieux, un vrai hasard. On est en effet presque toujours contraint de rester à l'ombre de l'original, dans les marges étroites d'une expérience dérivée, dans la pâleur précaire d'une répétition qui ne prétend ni à la comparaison, ni à l'imitation. Si en outre la poésie que l'on traduit a atteint une sacralité classique, alors l'acte de traduire ne peut que se cacher derrière l'alibi du service : traduire sert au moins à étendre l'aire de la lisibilité. Mais d'autre part la langue même n'est-elle pas ce qui définit le plus précisément un classique, ce qu'il a de plus inaliénable ? Comment peut-on retirer à un classique sa langue, ses inventions de forme et de style ? Le transférer dans une autre langue signifie le priver de son âme, de sa respiration. Et pourtant il faut traduire. Parce que traduire est un exercice d'approche de l'autre, d'*hospitalité* qui lui est offerte. Transférer dans sa propre langue un classique, si *démesurée* et *singulière* que soit l'énergie linguistique et poétique de ce classique, signifie entrer dans l'expérience de l'œuvre plus qu'aucune exégèse ne saurait le faire. Jean-Charles Vegliante, poète et spécialiste de littérature italienne, a osé entreprendre la traduction de Dante en langue française. Pour le moment il a achevé *l'Enfer*. L'édition, graphiquement très soignée, est sortie dans la belle collection des classiques de l'Imprimerie nationale.

Parlant de cette traduction, je voudrais rompre avec une convention, presque une obligation, celle de comparer avec les traductions qui précèdent, dans le cas particulier celle, classique, de Pézard et la plus récente de Jacqueline Risset. Chaque fois que je pense à l'histoire des traductions de Dante, il me vient à l'esprit que Baudelaire, lui aussi poète d'un *Enfer*, un *Enfer* de la modernité, lut Dante pour la première fois dans une traduction française en prose d'un certain Pier Angelo Fiorentino, de 1840 ; plus tard seulement il connut celle de Lamennais. Pour lui la véritable médiation fut celle de Delacroix, « traducteur déchiffreur » de Dante, dans les scènes de la *Comédie* peintes au Luxembourg. Chaque traduction répond à des raisons de style, à des conventions poétiques, à des choix d'écriture (ou réécriture, ou parodie). Toute expérience de traduction, par chance, est à son tour unique, comme l'œuvre originale même. Parler de la traduction de Vegliante en partant du point d'observation non de la langue française du traducteur mais de la langue même de l'original, la langue italienne et celle de Dante, peut sembler une anamorphose distrayante ; mais ce point d'observation me permet, devant cet *Enfer* français, de vérifier une phrase de Leopardi sur l'acte de traduire.

Leopardi, à propos de la traduction de Virgile, à laquelle il s'était appliqué très jeune, rendant en très classiques endécasyllabes italiens le second livre de l'*Enéide*, dit que le souci du traducteur, son premier objectif, devrait être « de faire parler Virgile dans un italien *virgilien* ». On pourrait adapter cet objectif et dire le souci « de faire parler Dante dans un français *dantesque* ». L'adjectif désigne la singularité – de timbre, de style, de ton – qui constitue l'identité d'un classique, son énergie. Ce qui de cette singularité n'est réductible ni au sens ni à la lettre peut *résister* dans une autre langue, et dans cette résistance

l'antinomie entre fidélité et liberté n'a pas sa place. Traduire en ce cas voudrait certes dire changer (*vertere, trans-ducere*) les structures et les formes linguistiques, les remplacer par celles d'une autre langue, mais voudrait dire aussi en même temps laisser intactes (ou reconstruire, restaurer, après le naufrage qu'esl toute traduction) les conditions de reconnaissance, c'est-à-dire le style. Et le style comprend aussi le ton, la voix. La traduction de Vegliante se meut dans cet espace ; elle cherche à préserver la voix dantesque, ou celle que tant de lecteurs et d'interprétations ont identifiée ou construite comme telle : cadences et timbres du vers et du tercet, échelles de sonorité, de montée et descente, souffles, sifflements, cris, mouvements qui vont du largo à l'adagio et au fortissimo, aspérités, interruptions, douceurs improvisées, éloquences freinées ou déployées, mimétismes et chromatismes de ton, et silences bien sûr.

Lire l'*Enfer* dans ce français, en gardant à l'esprit les accents, les volutes de la langue dantesque, révèle combien cette traduction est *proche* du cœur et du secret de l'original. Une *proximité* qui est adéquation à ce qu'on pourrait appeler l'« esprit » de Dante : l'invention linguistique non comme forme du dire mais comme matière même de la connaissance, rythme de la *descensio* et de la *peregrinatio*. Lire la traduction de Vegliante, c'est entendre la voix d'un théâtre intérieur, un théâtre où la *Comédie* a été déposée et se trouve reprise et récitée, non pas sur une scène mais en plein air, dans une campagne toscane ou provençale. Les registres divers, les gradations du sublime et de sa négation expressionniste, sont reportés dans l'autre langue, marqués de certains signes (Ytaille, au lieu d'Italie par exemple) qui devraient conserver l'aura médiévale sans le code linguistique médiéval, l'aura du « poème sacré » sans éclats d'abs traite éloquence. Le choix de convertir notre endécasyllabe en un vers qui en épouse la mesure et souvent aussi la cadence, les pauses, les accents, sans transformer mécaniquement le vers italien en un des vers classiques de la tradition française (le décasyllabe ou l'alexandrin), a un effet singulier : il donne du relief à la narrativité, déploie la diction en un récit qui s'élève vers les tons hauts ou s'abaisse dans le gouffre de la cruauté. La langue du chant V et celle des Malebolge suivent respectivement les variations des registres dantesques, même si dans le second cas les noms des diables sont traduits : Hellequin, Foulegrive, Canailas, Barbébouriffé, Libycoq, Dragon nard, Cir'iat-les-dents croches, etc.

Il s'agit d'une narration qui, tout en rompant le schéma métrique du tercet dantesque, tient l'équilibre entre un mouvement qui tend à l'épopée, à son énergie évocative, et un mouvement qui tend à la prose, à sa diction plane, proche. Ce difficile équilibre fait de la traduction de Vegliante une aventure précieuse dans l'odyssée dantesque et, comme toute traduction réussie, une exégèse. « Nul s'il n'est poète ne peut traduire un vrai poète », disait Leopardi.

Antonio PRETE